

Boris James
Jordi Tejel Gorgas

LES KURDES
en 100 questions

Un peuple sans État

TALLANDIER

Collection « en 100 questions »
créée par François-Guillaume Lorrain

Cartes : © Légendes Cartographie / Éditions Tallandier, 2018

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3380-1

Introduction

Longtemps marginale, la question kurde est propulsée sur le devant de la scène régionale et mondiale à la suite de l'invasion américaine de l'Irak en 2003 et des développements de la révolte syrienne en mars 2011. Les repères chronologiques du « moment kurde » ou du « printemps kurde » sont évidents. En Irak, la chute du régime de Saddam Hussein permet la promulgation d'une nouvelle Constitution de type fédéral en 2005. Les partis kurdes deviennent ainsi la clé de voûte de la nouvelle construction irakienne et les alliés centraux des États-Unis dans la lutte contre l'organisation de l'État islamique (EI), dont le califat, créé en 2014, étend le pouvoir sur un territoire à cheval entre la Syrie et l'Irak.

En outre, le rapprochement économique entre le Kurdistan irakien et la Turquie favorise nettement le dégel « diplomatique » entre les deux entités dès 2008. Les dispositions du gouvernement du Premier ministre turc, Recep Tayyip Erdoğan, à mettre en place un plan « d'ouverture démocratique » (2009), puis un « processus de paix » (2013) en direction des organisations kurdes de la mouvance du

INTRODUCTION

Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), sont en partie dues à la coopération à tous les niveaux entre la Turquie et le Kurdistan irakien, devenus des alliés stratégiques dans une région instable. De ce fait, ce processus est sous-tendu par une forte ambiguïté puisqu'il consiste tout autant à trouver des solutions au problème kurde en Turquie qu'à le neutraliser en impliquant le Gouvernement régional du Kurdistan irakien (GRK).

En Syrie, le 19 juillet 2012, les troupes du régime se retirent partiellement du Nord syrien, permettant aux Kurdes de prendre le contrôle des trois enclaves kurdes le long de la frontière turco-syrienne. En janvier 2014, les trois enclaves kurdes s'organisent en « cantons » autonomes. La même année, la « bataille de Kobané » entre les forces kurdes et l'État islamique suscite la sympathie de l'opinion publique occidentale et ouvre la porte à l'intervention aérienne des États-Unis en Syrie afin de faire reculer les jihadistes de Daesh.

Le 17 mars 2016, le Parti de l'union démocratique (PYD), organisation liée au PKK, déclare unilatéralement la création d'une entité fédérale aux limites géographiques floues, le Rojava ou Kurdistan syrien, regroupant les régions contrôlées par ce parti. La nouvelle administration autonome organise la région et le reste de la Syrie du Nord en accord avec des milices arabes et chrétiennes intégrées dans les Forces démocratiques syriennes (FDS), créées autour des combattants kurdes, et dont l'objectif principal est de chasser l'État islamique du Nord syrien. Peu de temps après, les FDS amorcent la « bataille de Raqqa », couvertes par l'aviation américaine.

INTRODUCTION

Tout se passe comme si le grand moment de la « revanche de l'histoire » était advenu pour les Kurdes ; les « perdants » des traités internationaux signés à leur insu par les puissances européennes durant les années 1920 seraient en passe de remporter la « victoire » tant attendue en ce début de ^{xxi}^e siècle. Le rêve vieux d'un siècle serait-il à portée de main : la création d'un État indépendant ?

La situation est cependant en ce début de millénaire bien plus complexe que ce que certains chercheurs et observateurs le laissent entendre. La chute du régime de Saddam Hussein en 2003 et les soulèvements de 2011 en Syrie ont certes offert au mouvement kurde dans son ensemble des opportunités politiques inattendues. Pourtant, malgré les apparentes fenêtres qui se sont ouvertes, les tensions au sein de l'espace kurde, ainsi que les contraintes régionales, continuent de peser lourd sur la « question kurde ». Si, entre 2003 et 2011, les gains en autonomie du Kurdistan irakien et l'élargissement significatif de la sphère kurde ont bien été obtenus sans que les conflits qui opposent les divers États au Moyen-Orient n'aient été instrumentalisés, les révoltes arabes, et en particulier la crise syrienne, ont rouvert la voie à des alliances entre certains groupes kurdes et des États *a priori* hostiles aux aspirations nationales kurdes. Le mouvement kurde s'est retrouvé plongé dans un marasme marqué par des luttes intestines et des alliances régionales qui rappellent le contexte des années 1980.

Dès 2015, le processus de paix engagé entre le gouvernement turc et le PKK entre dans une impasse. La guerre au Sud-Est anatolien recommence. En outre, les événements

survenus entre septembre 2017 et janvier 2018 nous engageant à ne pas s'attacher à l'image d'un mouvement kurde en plein essor. La non-reconnaissance internationale du référendum sur l'indépendance, organisé au Kurdistan irakien, et les représailles de l'État central irakien à son encontre révèlent la fragilité de cette construction politique. Par ailleurs, l'administration autonome du Rojava subit un échec cuisant lors de l'invasion du « canton » kurde d'Afrin au nord de la Syrie par l'armée turque et les milices qui lui sont fidèles, sans qu'aucune puissance ne s'y soit opposée. Ces circonstances doivent nous inviter à proposer des lectures plus nuancées à la fois sur le passé et le présent de la question kurde. Comment comprendre le revirement spectaculaire du « printemps kurde » tant annoncé par les observateurs ?

L'occasion manquée en ce début de siècle peut s'expliquer par le poids d'une histoire marquée par les trahisons successives des puissances occidentales depuis 1920 au moins. En ce sens, est-ce vrai que, comme le dit l'adage, « les seuls amis des Kurdes sont les montagnes » ? Cet énième échec du mouvement kurde serait-il dû aux caractéristiques d'une société kurde, tiraillée par les clivages religieux, tribaux et linguistiques ? Serait-ce tout simplement le destin des Kurdes que de rester écartelés entre quatre États – Iran, Irak, Syrie et Turquie –, car ils seraient incapables de dépasser ces traits enracinés dans une tradition ancestrale ?

Si le mouvement kurde a su défier à divers moments la stabilité de l'Iran, l'Irak, la Syrie et la Turquie, en tant qu'acteur d'un espace « minoritaire », il doit composer avec les cadres étatiques qu'il n'a pas réussi à rendre caducs.

INTRODUCTION

De même, doit-il prendre en compte les dynamiques régionales et internationales qui lui échappent. Probablement, la conjonction entre la réponse du mouvement au défi de l'unité et les dynamiques hors de l'espace kurde déterminera-t-elle si la visibilité tout récemment acquise par la « question kurde » se maintiendra, pour le meilleur ou pour le pire, dans les années à venir. Le précédent de 1920 nous rappelle que les choix des partis politiques et de la société kurde peuvent avoir des conséquences dramatiques et durables.

Par ailleurs, les opportunités offertes aux Kurdes ces dernières décennies ne peuvent nous faire oublier un autre défi de taille : la démocratisation du champ politique kurde. Certes, les menaces extérieures et la violence des États centraux restent un obstacle majeur à la pacification des relations entre les divers acteurs impliqués dans le conflit kurde. Mais elles n'expliquent pas tout. Au Kurdistan irakien, le GRK peine à se faire reconnaître par la population kurde en tant qu'institution pleinement démocratique et transparente. Les relations avec la « société civile » sont parfois ambiguës, voire compliquées. Les tentations du clientélisme sont bel et bien présentes, tandis que corruption et népotisme sont pratiques courantes.

Le défi démocratique concerne également le mouvement kurde syrien et le projet du Rojava. Un seul parti cherche à gérer les régions kurdes du Nord syrien sans partage et à y établir de manière pérenne un pouvoir politique fait sur mesure. Certaines pratiques du mouvement kurde en Turquie, où le parti pro-kurde a eu l'occasion de gérer des villes importantes telles que Diyarbakir, tendent aussi à

INTRODUCTION

limiter la pluralité du champ politique kurde. L'enjeu est ici d'offrir un aperçu du mouvement kurde dans toute sa complexité.

Par ailleurs, peut-on réduire l'appréhension de la diversité et de l'histoire de ce peuple à la seule question de l'aspiration à l'indépendance ou à l'autonomie politique ? Au-delà de la portée éminemment politique et conflictuelle de la présence kurde au Moyen-Orient, cet ouvrage s'attache à présenter des phénomènes plus intimes à ces sociétés, de la diversité religieuse aux productions culturelles (cinéma, littérature, musique) qui leur donnent une visibilité locale et internationale, sans oublier le rôle grandissant de la diaspora kurde ou encore les aspects économiques dans une région riche en ressources (eau, pétrole et agriculture).

Combattants de la liberté contre Daesh, victimes expiatoires de la violence des États moyen-orientaux, nation insoumise sur la voie de la libération ou peuple pétri de culture religieuse mésopotamienne antique, les images d'Épinal ne manquent pas pour décrire les Kurdes. De l'avènement de l'islam au VII^e siècle, ils donnent également à voir une histoire longue et complexe de plus en plus connue du grand public. L'ambition de ce livre est de proposer au lecteur un tour d'horizon sans complaisance de la situation des Kurdes et du Kurdistan du passé jusqu'à nos jours.

LES KURDES
À LA PÉRIODE PRÉ-MODERNE

Qui sont les Kurdes ?

Définir les Kurdes n'est pas chose facile parce qu'il n'existe pas de passeport kurde et les identités, au Kurdistan comme ailleurs, sont plurielles et fluctuantes. Les États dans lesquels ils vivent ne tiennent en général pas compte de leur appartenance ethnique, religieuse et/ou linguistique. On ne dispose donc pas de chiffres fiables et on estime cependant que la population kurde compte entre 25 et 35 millions d'individus.

Choisir l'une ou l'autre de ces estimations a des répercussions politiques. Parler d'un peuple kurde qui serait l'un des plus grands peuples sans État du Moyen-Orient, c'est présupposer l'unité. Souligner au contraire les différences participe de la négation de son existence, négation qui a souvent servi à le diviser. Face à ces enjeux politiques, un certain malaise est perceptible parmi les chercheurs se penchant sur cette question, même si des anthropologues et des historiens ont depuis plusieurs années mis le doigt sur l'écueil du « groupisme » ou la tendance des études sur les conflits

identitaires à naturaliser, essentialiser et réifier les « groupes ».

Il convient toutefois de constater que les catégories linguistiques, ethniques et religieuses, aussi construites soient-elles, peuvent être mobilisées dans le champ politique à tout moment et donner du sens aux actions. De fait, la pluralité linguistique et religieuse n'est forcément pas un écueil insurmontable pour les mouvements politiques désirant mobiliser des identités en danger, ainsi que le cas kurde le montre.

Les Kurdes ont différents dialectes de la famille des langues iraniennes occidentales. Lesquels se divisent en trois groupes. Le principal, le kurmandji, est parlé dans l'ensemble du Kurdistan, du Caucase au nord de l'Irak, en passant par le Nord-Ouest iranien. Le sorani, plus au centre, l'est essentiellement en Irak et en Iran. Au sud de cette zone sont usités des dialectes assez hétérogènes. En outre, les locuteurs du zazaki, dans l'ouest du Kurdistan turc, se considèrent comme kurdes, bien que depuis deux décennies des intellectuels prônent un réveil linguistique zazaki pour se distinguer des Kurdes kurmandji. Ceux qui parlent le sorani, au sud-est du Kurdistan irakien, entretiennent une relation similaire avec l'identité kurde, certains s'identifiant avec l'ensemble de ce peuple, d'autres s'en démarquant sur des critères linguistiques.

Du point de vue religieux, les Kurdes sont principalement musulmans : s'ils sont essentiellement sunnites, le chiisme (duodécimain) est répandu, notamment en Iran. Outre l'islam orthodoxe, on trouve des systèmes syncrétiques ou hétérodoxes, mêlant islam (chiite) et pratiques

préislamiques. Le yézidisme¹, qui leur est propre, survit en Irak, en Syrie, un peu en Arménie et en Europe. Il existe également des populations chrétiennes kurdophones. Quant aux Kurdes juifs, la plupart a émigré en Israël dès 1948, à l'instar de la majorité de juifs orientaux.

Au-delà de ces marqueurs objectifs et de ces différences, être kurde est un acte de volonté qui s'ancre dans l'affirmation d'un vouloir vivre ensemble. En effet, une « identité kurde » s'est construite, transcendant les appartenances tribales, religieuses et linguistiques, organisée autour d'une histoire et d'une origine communes, de mythes fondateurs, d'une référence au « Grand Kurdistan » : territoire imaginaire, potentiellement réel, qui regrouperait un jour tous les Kurdes de Turquie, de Syrie, d'Irak et d'Iran.

1. Voir la question 21, « Les Yézidis sont-ils des “adorateurs du diable” ? », p. 80.

Quelles sont les origines mythiques du peuple kurde ?

Différents à bien des égards des habitants des grandes métropoles du Moyen-Orient ou des autres populations rurales de la région, comme des voyageurs occidentaux de passage, le trouble que les Kurdes suscitent amène des auteurs extérieurs à leur forger des origines mythiques.

Les sources arabes ou persanes médiévales recèlent d'abondants récits légendaires. L'un des auteurs arabes les plus célèbres de la période abbasside (x^e siècle) à Bagdad, Al-Mas'ûdî, compile la majorité de ces histoires dans *Les Prairies d'or*. Il leur attribue dans un premier temps une généalogie biblique, les faisant descendre de Sem puis, par la suite, une ascendance tribale arabe, celle des Banû Rabi'a. Ils auraient un ancêtre commun du nom de Kurd Ibn Murd. L'encyclopédiste indique aussi que certains chez les Perses pensent que celui-ci porte un autre nom : Kurd Ibn Isfandyar Ibn Manushehr. Rien de surprenant à cet assemblage généalogique dans le monde idéologique du califat abbasside qui ne conçoit la division

entre les groupes humains qu'à travers le prisme de la filiation biblique, sémitique, iranienne et arabe.

En dehors de ces éléments assez conventionnels à l'époque, Al-Mas'ûdî décline d'autres récits plus étranges et prompts à renforcer l'image de marginalité des Kurdes. Il évoque les enfants des concubines de Salomon enceintes des œuvres d'un démon nommé « Jassad ». Chassés vers les montagnes par leur « beau-père », ils seraient les ancêtres du peuple kurde.

Puisant de nouveau dans le fonds légendaire iranien, l'auteur médiéval lie la genèse des Kurdes au mythe du tyran Zohhak. Connue à l'est de l'espace islamique fraîchement conquis, cette histoire au cœur de la littérature persane connaît un renouveau à la fin du x^e siècle. Elle relate les heurs et malheurs d'un souverain usurpateur du trône d'Iran, qui souffrait d'un mal terrible causé par un contact physique avec le démon Ahriman. Sur chaque épaule de Zohhak, un serpent avait poussé. Afin de le soulager de la douleur causée par cette étrange affection, Ahriman, déguisé en médecin, lui conseilla d'y appliquer chaque jour un cerveau de jeune homme. Le cuisinier et conseiller du roi, Afridun, secrètement opposé à son autorité, décida d'épargner les hommes en question, de remplacer leurs méninges par celles d'un mouton et de les évacuer vers les montagnes. Devenant et formant la souche des Kurdes, les jeunes gens se soulevèrent et aidèrent Afridun à renverser le tyran.

Popularisé dans les revues de la fin de la période ottomane et du début du xx^e siècle, et aujourd'hui dans les programmes scolaires de la région autonome du Kurdistan irakien, le discours nationaliste kurde fait une synthèse

entre ces mythes arabo-persans et les recherches des orientalistes français, allemands, britanniques et russes du xx^e siècle. Cherchant dans les textes en pehlevi (moyen persan) et en grec les traces des ancêtres des Kurdes, ces derniers mettent en avant leur iranité, voire leur aryanité. Occupant un espace géographique montagnard s'étendant sur la zone que fut la Médie, d'aucuns n'hésitent pas à attribuer aux Kurdes une ascendance mède, mais aussi kassite, guti, lulubi ou hourite, en référence à d'obscures principautés vassales et parfois rebelles à l'Empire néo-assyrien.

Le récit de Zohhak le despote est dès lors repris, amplifié et modifié par les nationalistes kurdes et les orientalistes européens. La version iranienne du mythe originel n'indique pas que les Kurdes sont au centre de ce mythe. Par exemple, pour le *Shahnameh*, écrit au x^e siècle, *Kawa* en kurde, ou *Kaveh* en persan, abat de sa masse le tyran et, portant un tablier enflammé en guise d'étendard, signale sa victoire à ses enfants réfugiés dans les montagnes. Qu'à cela ne tienne ! Pour l'idéologie nationaliste kurde du xx^e siècle, *Kawa* est le héros des Kurdes, son tablier est leur drapeau, le jour de la chute de Zohhak symbolise la prise de l'Assyrie par les Mèdes en 614 avant J.-C. et marque le début de l'ère kurde. Pour certains, c'est même la première occurrence du *New Ruz*, le Jour de l'an célébré le 21 mars de chaque année par les Kurdes de Turquie, de Syrie, d'Irak et d'Iran.

Depuis quand les Kurdes sont-ils reconnus comme un peuple ?

Bien avant que l'idéologie nationaliste n'advienne, les Kurdes apparaissaient déjà comme un peuple, un ensemble distinct.

Leur apparition dans l'histoire a fait l'objet d'intenses recherches de la part d'orientalistes européens depuis la fin du XIX^e siècle. On s'est penché sur les textes antiques grecs, pehlevi (moyen persan) et arméniens, pour faire sens de la présence de ces populations entre le plateau iranien, le Caucase, l'Anatolie et la steppe arabo-syrienne. Ce travail consiste essentiellement en des études philologiques et linguistiques ayant pour but de retrouver dans les textes anciens les noms des ancêtres des Kurdes. Jusque dans les années 1980, les tenants de cette tradition intellectuelle se demandent si les Kurdes sont des descendants de populations locales iranisées ou s'ils ont migré vers cette région à une date indéterminée.

Godfrey Rolles Driver (1892-1975) fut le premier à établir des connexions importantes entre des termes proches du nom des Kurdes présents sur des tablettes cunéi-

formes de Mésopotamie et dans les textes grecs et iraniens. De la Karda des textes sumériens du III^e millénaire av. J.-C., région correspondant à la zone du Kurdistan, aux Kardukhoï, populations citées dans l'*Anabase* de Xénophon lors de la participation de mercenaires grecs à une guerre interne pour le trône d'Iran au V^e siècle av. J.-C., toutes ces occurrences établiraient un lien entre ces populations et les Kurdes.

La figure centrale des études kurdes russophones est le diplomate Vladimir Minorsky (1877-1966). Celui-ci bat en brèche la thèse de Driver et présente un lien direct entre les Kyrtioï, ou Cyrtii, et les Kurdes. Ces peuplades sont mentionnées par d'autres auteurs grecs classiques tels que Strabon et Polybe (III^e siècle av. J.-C.). Minorsky rapproche les premiers, venant de l'est et clairement définis comme iraniens, des Mardoï/Mannoï, groupe médo-scythe plus occidental. Il voit dans le terme *Kurmandj*, qui est utilisé aujourd'hui par les Kurdes du Nord pour se désigner eux-mêmes, l'amalgame de ces deux groupes : « *Kur-man* ». Parallèlement, des citations du mot *Kurd* apparaissent de manière éparse dans quelques sources de la période sassanide (III^e-VII^e siècles), en pehlevi, sans que l'on n'en connaisse la teneur exacte.

Ces maigres indices d'une présence kurde à la période antique sont contrebalancés par les informations foisonnantes produites par l'historiographie arabe. L'essor de cette dernière intervient aux IX^e-X^e siècles, mais fait référence à un passé plus ancien de la présence kurde. Tout d'abord, au sein de l'Empire sassanide, puis au moment de la conquête islamique marquant la rencontre violente entre les troupes kurdes de l'arrière-pays de Mossoul

cantonnées dans une série de forteresses et les armées arabes. En partie du fait de leurs qualités guerrières, les Kurdes sont présentés comme un peuple à part entière au même titre que les Arabes, les Turcs, les Berbères et bien d'autres.

En dehors d'une origine géographique commune, les termes *kurdî* (au singulier), *akrâd* (au pluriel), *kurd* (collectif), des textes médiévaux arabes et persans désignent des individus et des groupes d'une grande diversité sociale et culturelle. On peut simplement indiquer que les toutes premières occurrences semblent faire essentiellement référence à des populations semi-nomades, pastorales, guerrières et iranophones de la région du Zagros. Tôt convertis à l'islam, bien que souvent rétifs aux pouvoirs des califes et des sultans, les Kurdes intègrent massivement à la fois les armées des potentats musulmans et les grandes métropoles islamiques du Croissant fertile. Clairement différenciés des autres populations de la région par leur langue, très peu d'éléments de celle-ci sont parvenus dans les premiers temps de l'islam. Les noms d'individus et de tribus kurdes les classent à part dans ce nouvel environnement linguistique.

Y a-t-il eu par le passé un royaume kurde unifié ?

Ce qui paraît être une aberration de nos jours, à savoir l'absence d'un État kurde souverain, ne l'est pas moins aux périodes médiévale et moderne. Un auteur du XIV^e siècle, Shihab al-dîn al-'Umarî, trouve une raison à cette incohérence dans la partie consacrée aux Kurdes de son manuel administratif, *Al-Ta'rîf bil-mustalah al-sharîf* : « Ils sont innombrables. Si l'épée de la discorde ne sectionnait leur pousse croissante et n'empêchait leur irruption, ils se répandraient dans les contrées et s'empareraient de nombreux biens. Mais ils sont enclins au désaccord et à la division. L'épée reste entre eux dégainée, le sang versé, l'ordre bafoué, les yeux mouillés et de sang maculé. » Cause ou conséquence de cette discorde, l'existence d'une multitude de tribus saute aux yeux de l'observateur extérieur. Les relations entre elles sont régies par un ordre interne (au Kurdistan) de la guerre et de la paix, qui fut pendant des siècles la matrice de l'autonomie de ce territoire.

À certains moments de l'histoire, des tribus connurent des phases importantes d'unification formant des fédérations susceptibles d'établir de puissantes dynasties et mettant au pouvoir des souverains tribaux unanimes. Ce fut le cas au cours de la période dite de « l'intermède iranien » qui vit l'émergence de pouvoirs locaux kurdes et daylamites entre le x^e et le xi^e siècle.

Citons seulement quelques exemples significatifs et évocateurs de l'importance de ces dynasties : les Cheddadides issus de la confédération des Hadhbâniyya (du x^e siècle à la fin du xii^e siècle) en Azerbaïdjan et en Arménie septentrionale ; les Rawadides, eux aussi liés aux Hadhbâniyya (du ix^e au xi^e siècle), en Azerbaïdjan dans la région de Tabriz ; les Marwanides, d'origine humaydî (du x^e au xi^e siècle), dans le Diyar Bakr, au nord de Mossoul et autour du lac de Van ; les Hasanwayhides, de la tribu des Barzikani (x^e et xi^e siècles), qui dirigent le Shahrazur, Hulwan, Dinawar, Nihawand et la région de Hamadan.

Dans un autre registre, Saladin et ses descendants, qui firent la conquête d'un territoire assez éloigné du Kurdistan, surent fédérer les tribus kurdes dont la sienne, les Hadhbâniyya, et s'appuya dans un premier temps sur les mêmes ressorts de pouvoir que les dynasties de l'intermède iranien. Soutenues, comme on peut le supposer, par les populations kurdes (surtout les populations armées), ces dynasties ont probablement pesé sur le peuplement et sur l'organisation sociale et politique de cette région, contribuant à la constituer en zone kurde.

Aux périodes mamelouke (xiv^e-xvi^e siècles) et ottomane (xvi^e-xix^e siècles), et même sous le mandat britannique avec la tentative de prise de pouvoir de cheikh Mahmoud,

LES KURDES À LA PÉRIODE PRÉ-MODERNE

le « roi du Kurdistan », les régions kurdes connurent de nombreuses alliances tribalo-dynastiques du même type, sans grand succès. Exerçant leur pouvoir sur des zones assez vastes du territoire occupé par les populations kurdes, elles ne parvinrent jamais à unifier l'ensemble des régions kurdes. Par ailleurs, bien que puissantes, elles régnèrent sur délégation des empires musulmans successeurs ou de puissances suzeraines étrangères.

Quelles sont les « frontières » du Kurdistan ?

On trouve des Kurdes au nord-est de l'Iran, dans le Caucase, dans les grandes villes du Moyen-Orient et d'Europe. Néanmoins, lorsque l'on parle de « Kurdistan », on fait référence à une région située depuis des siècles au centre du Croissant fertile, aujourd'hui aux confins de la Syrie, de la Turquie, de l'Irak et de l'Iran.

Les sources persane et arabe médiévales révèlent que les principaux groupes kurdes se répartissaient inégalement dans une région située, d'est en ouest, entre Chiraz dans le Fars et l'Euphrate, et, du nord au sud, entre la Géorgie et la région iranienne méridionale du Khuzistan. Bien que tous ne vivent pas, tant s'en faut, en montagne, l'espace kurde se caractérise d'abord par une rupture géologique avec l'espace arabe. Les Kurdes se trouvaient plus haut en latitude et en altitude que les Arabes. Le cœur du « pays kurde » est une bande montagneuse qui s'étend du bord occidental de la chaîne du Zagros et se prolonge dans le Taurus incluant le mont Ararat, Qandil et d'autres chaînes, tels les monts Çakmak. Les textes

signalent très clairement ce relief tourmenté et escarpé en indiquant les montagnes et les promontoires, mais aussi les ravins et les crevasses qui séparent de vastes étendues de terre et qui sont autant de portes naturelles (*darband*, *'aqba*). C'est là que se trouve le milieu kurde par excellence. À la marge de cette épine dorsale montagneuse, il se prolonge vers l'ouest et au sud par des steppes et des déserts.

Le Kurdistan était et reste dépourvu de limites et de frontières. C'est pourquoi, entre le XI^e et le XIII^e siècle, cet espace a connu une réduction de son étendue à l'est, avec la disparition des tribus kurdes du Fars, et une extension de sa surface vers l'ouest et au centre, en mordant sur les zones habitées par des populations syriaques et arméniennes. Au XIV^e siècle, celui-ci apparaît comme une aire intermédiaire entre les zones d'influence mamelouke et mongole. L'Empire mamelouk, dont le centre est basé en Syrie et en Égypte, tenta par tous les moyens d'intégrer ces régions afin de produire une zone tampon le prémunissant des menaces orientales. Deux siècles plus tard, l'Empire ottoman en guerre contre les Safavides iraniens se conforma à cette stratégie.

Les mots du souverain ottoman Soliman le Magnifique, reproduits dans le *Kanûn Nameh* au milieu du XVI^e siècle, rappellent la volonté de faire des Kurdes le fer de lance de l'Empire dans ses confins orientaux : « Juste comme Dieu, soit-il loué et exalté, accorda à Alexandre le bicornu de construire le mur de Gog, Dieu fit en sorte que le Kurdistan agisse en protection de mon Empire comme une barrière solide, comme une forteresse d'airain contre la sédition du démon Gog de Perse. » La frontière avec

l'État safavide était cependant loin d'être hermétique et nombre de tribus, chefferies ou principautés kurdes ottomanes avaient des zones d'influence qui s'étendaient sur le territoire iranien.

Au début du xx^e siècle, l'Empire ottoman fut démembré et divisé dans les zones kurdes entre trois nouveaux États-nation : la République de Turquie, la Syrie mandataire et le royaume d'Irak sous tutelle britannique. De ce fait, le territoire kurde sur lequel des nationalistes kurdes comptaient également instituer un État se retrouva fractionné en quatre Kurdistan : un Kurdistan du Nord (*Bakûr* selon le terme kurde) en Turquie, un Kurdistan du Sud (*Bashûr*) en Irak, un Kurdistan de l'Est (*Rojhelat*) en Iran, un Kurdistan de l'Ouest (*Rojava*) en Syrie. Dans chacune de ces zones, les projets autonomistes ou indépendantistes rivalisèrent avec les États centraux pour le contrôle de ces territoires et l'établissement de frontières avec le reste du pays. En Irak et en Syrie, où le nationalisme arabe domine dès les années 1960, les États centraux tentèrent de mettre en place des « ceintures arabes » afin d'installer des populations non kurdes aux frontières des pays voisins. En Irak, la création d'une région autonome kurde au nord donna lieu à de vifs conflits quant à la définition de la frontière du Kurdistan. Tout le long de cette limite changeante, des « zones disputées » firent l'objet de négociations interminables et de coups de forces militaires.

Que représente Saladin pour les Kurdes ?

Salah al-dîn Yusuf bin Ayyûb, connu en Europe sous le nom de Saladin ou Saladino, fut l'un des souverains musulmans médiévaux les plus célèbres et les plus brillants. Ce Kurde, dont les origines caucasiennes sont clairement évoquées dans les sources arabes du XIII^e siècle, représente en son temps le type du sultan musulman universel par excellence. À l'apogée de son pouvoir, à la fin du XII^e siècle, il impose sa domination sur l'Égypte, le Yémen, la Syrie-Palestine et la Haute Mésopotamie. Il est surtout célébré pour la reprise de Jérusalem aux croisés en 1187. En parallèle, un mythe occidental le décrivant comme l'archétype du souverain chevaleresque se développe. Oublié un temps par le monde arabe, il devient au XX^e siècle la figure légendaire centrale du nationalisme arabe en butte avec l'État d'Israël. La littérature kurdiste n'est, quant à elle, désormais plus en reste et l'histoire de Saladin fait partie intégrante de l'arsenal nationaliste kurde contemporain, surtout comme symbole de la capacité des Kurdes à s'élever. Cela n'a pas toujours été le cas et